

les Vosges

# Symphonie vosgienne



un livre électronique gratuit



offert par [www.vosges-rando.net](http://www.vosges-rando.net)

**Vous connaissez bien les Vosges...  
revenez-y, écoutez leur musique !**

**Vous découvrez les Vosges...  
bienvenue, laissez-vous séduire !**

**Les Vosges vous ouvrent leurs trésors de rêve et la musique du mystère, des rochers ou des panoramas infinis. Ce livre électronique vous invite à entendre cette musique dans le silence, à la suite des violons du vent et d'un orchestre de rêve, au gré de votre fantaisie et de votre imagination...**



***Ce livre est gratuit et ne demande qu'à être téléchargé pour votre plaisir, reproduit, multiplié, offert... à condition de le conserver sans modification et dans son intégralité...  
Vous trouverez bien d'autres informations sur notre site  
[www.vosges-rando.net](http://www.vosges-rando.net)***

**Un texte inédit, disponible uniquement sur notre site,  
que nous vous offrons gratuitement !**

## Introduction



Un jour, il y a bien longtemps, montant au Taennchel, j'ai entendu le vent comme je ne l'avais jamais entendu. J'ai eu l'impression que c'était un orchestre invisible qui jouait une mélodie expressive et animée en l'honneur des Vosges. C'est ce jour-là que j'ai conçu la Symphonie Vosgienne.

Un autre jour, j'ai entendu, très loin d'abord, puis de plus en plus proches, sur les ailes d'une douce brise, les sonnailles d'un troupeau près d'une ferme-auberge. C'est ce jour-là que j'ai décidé d'écrire la Symphonie Vosgienne.

Ecrire une symphonie est une bien prétentieuse manière de m'exprimer : car je suis, j'ose le dire, plus que mélomane : la musique est pour moi une passion, un monde enchanté de bonheur et d'intense émotion où je viens me réfugier quand la vie devient agressive. C'est plus que jamais le cas depuis que la maladie et le handicap m'ont interdit l'accès aux sentiers d'autrefois. Mais je ne suis pas musicien ; mes compétences en solfège sont des plus limitées et je ne pratique à regret aucun instrument. Ne parlons pas d'harmonisation ou d'orchestration<sup>1</sup>. Alors j'ai dû me contenter d'évoquer la musique que j'entends si bien en moi mais que je ne saurai jamais faire entendre à d'autres.

C'est de cette difficulté que viennent toutes les imperfections de ces pages. Peut-être le lecteur n'entendra-t-il rien en me lisant. Qu'il soit pourtant assuré que moi, en écrivant, j'entendais bien autre chose que mes doigts sur le clavier de mon ordinateur. La symphonie Vosgienne n'est pas un simple rêve. Je l'ai tellement entendue que si un musicien écrivait pour de bon cette symphonie, je pourrais lui dire sans hésitation s'il a "vu" comme moi ou pas, autant avec les yeux du cœur qu'avec ceux du corps.

Le cadre des quatre mouvements de la symphonie classique m'a paru trop restreint. Ma symphonie est plutôt une suite de sept poèmes symphoniques, un peu dans l'esprit de "Ma Vlast" de Smétana (que je ne connaissais pas à l'époque), autour de sept montagnes qui sont pour moi autant de symboles.

Je n'ai pas choisi la tonalité au hasard. Je voulais exprimer la grandeur autant que la poésie des Vosges. Ce n'est pas par hasard si do majeur est la tonalité de la Symphonie Jupiter de Mozart et de la Grande Symphonie de Schubert.

Tout au long de la symphonie, c'est le vent qui nous servira de guide, par l'intermédiaire des violons. C'est lui qui est le premier admirateur des Vosges et mon compagnon de route. J'ai confié à d'autres pupitres certaines évocations, de sorte que la plupart des mouvements ont un instrument principal.

Il ne me reste qu'à vous souhaiter bonne lecture, bonne promenade et aussi bon concert, en espérant que j'aurai su rendre ma baguette de chef d'orchestre assez expressive pour que les instruments ne restent pas désespérément muets.

Et si je n'ai pas réussi, il vous reste à écouter votre propre musique, ou, face à un paysage des Vosges, celle du vent et du silence de la nature, qui est la plus belle des symphonies.

<sup>1</sup> Mes enfants, eux, s'y sont mis : du piano à l'orgue en passant par la flûte traversière et la guitare. Mais quand ils ont appris, j'étais trop vieux pour m'y mettre et ça n'a pas amélioré mes compétences.



## *Premier mouvement pour cuivres et orchestre*

# Fleckenstein

*Molto moderato*

*Presto assai*

*Poco piu lento, cantabile e elegiaco*

*Presto*

On n'entend un violoncelle, très doux, très chantant. Une harpe l'accompagne en égrenant des notes transparentes. Dans le fond du vallon, un ruisseau saute sur des cailloux, au milieu des roseaux. Les grands sapins le couvrent d'une vaste ombre.

Les archets de la brise lui répondent en sourdine.

Le vent se glisse dans la forêt et vient rider la surface calme d'une crique minuscule à l'abri derrière un barrage de pierres, de sable, de mousses et d'herbes.

Un oiseau siffle. C'est comme un piccolo lointain qui parfois se rapproche pour repartir l'instant d'après. Un autre lui répond, et les violons du vent emportent leur chant.

Les grands arbres, debout comme des statues, se taisent et écoutent, émerveillés. Parfois, leurs branches vibrent sous une note soutenue du vent. Le souffle passe, résonne longtemps, puis s'éteint.

Une abeille vole sur une fleur. Son violon bourdonne, obsédant. Puis le vent l'appelle, et elle repart, elle aussi. Ou alors, c'est une note cristalline de la rivière, ou l'eau qui coule sur le sable, un long glissement du violoncelle accompagné d'un arpège de harpe, qui l'entraîne vers un inconnu qu'elle n'atteindra jamais.

Le vent se tait. Le violoncelle devient plus grave, plus insistant. L'eau se précipite sur des rochers en bouillonnant petite cascade que regarde un oiseau silencieux. Un appel, lointain, du piccolo. L'oiseau lève la tête, regarde autour de lui, puis s'envole comme une flèche.

Le violoncelle redevient plus discret. L'eau coule, claire et calme. Elle a le temps de folâtrer entre les roseaux et les pierres, d'une rive à l'autre. Qui la presse ? A quoi bon se dépêcher ? Ici, elle a arraché une brindille à la berge. Jusqu'où l'emmènera-t-elle ? Un instant, elle reste accrochée à un roseau, mais les violons insistent, et la séduction de l'inconnu est la plus forte. Elle flâne avec le courant qui étincelle sur une minuscule plage de sable fin. Encore une fois, elle hésite, encore une fois, elle repart.

Le violoncelle s'éteint sur un long point d'orgue decrescendo. La rivière n'est plus qu'un murmure, pianissimo, à peine soutenu par les violons du vent.

Tout à coup, retentit une éclatante fanfare. Un rocher de grès rouge jaillit des forêts comme un geyser pétrifié. Les douces collines s'effacent, la rivière se tait, et le vent répond par une brusque rafale.

Ainsi apparut le Walhalla, quand Wotan, sur la chaussée d'un arc en ciel, vint en faire le séjour des dieux.

Mais les sapins étendent un voile devant la vision de légende, et les violons en tempête effacent la fanfare. Les violons se déchainent, et la tempête rugit le nom de Fleckenstein. Elle parle de Barberousse, qui fortifia le rocher. Elle parle de Rodolphe de Habsbourg qui l'assiégea et en fit un fief d'empire. Elle redit les noms de cette lignée, tous ces nobles barons qui régnaient sur les collines d'alentour. Elle s'enfle pour lancer le nom tragique de Montclar qui démantela la forteresse.

Mais la fanfare, plus triomphante que jamais, lui coupe la parole. Le rocher est toujours là, arrogant, défiant les siècles et les orages. Il contemple avec hauteur les sapins qui montent en rang serré, plus dérisoires encore que les hommes, qui, pareils à des fourmis, le creusèrent de galeries, de salles et de couloirs secrets, et s'y établirent. D'autres hommes les ont suivis, ils ont démoli la fourmilière, mais le rocher est toujours là, plein d'orgueil, défiant le vent qui s'époumone en vain sans pouvoir entamer sa superbe.

Quand le vent se tait, quand on contourne les tours, quand on suit les escaliers aux marches usées, quand on pénètre dans son monde, le rocher sait qu'il a gagné. Alors, la fanfare se calme, et d'une salle brisée dans le rocher vient le chant d'un troubadour. C'est ainsi qu'on entend Richard Puller chanter sa belle depuis les lointains champs de bataille des marches de l'est :

*La rigueur de l'hiver est revenue,  
Elle a pris leur chant aux petits oiseaux,  
La saison leur sera dure et longue,  
Leur enlevant tout courage.  
Moi non plus ne suis à l'abri de peine et de désir.*

*Elle est bonne, celle qui cause mon souci,  
De toute ma volonté,  
Je la sers avec joie.  
L'Autriche a bien des attraits,  
Mais de Vienne,  
J'aimerais retourner au Rhin  
Vers la belle - si le roi croyait  
en avoir le temps.*

*Je puis l'affirmer souverainement :  
Jamais, au pays étranger,  
je n'ai rien vu de si aimable ;  
Je rêve de sa bouche vermeille  
qui peut rire si amoureusement.  
Si altière, donnant maintes fois la joie aux hommes.  
C'est par son savoir-faire,  
j'en suis conscient,  
Que je suis enlacé dans son amour,  
Y pensant nuit et jour.  
Son regard peut apaiser tous mes maux :  
Si l'aimée le veut, je suis guéri.  
Si quelqu'un se rend au pays d'Alsace,  
Il fera savoir à ma bien-aimée  
que je me languis d'elle.  
Mon cœur ne peut s'habituer qu'à elle.  
Qu'elle me laisse le bonheur  
De lui être soumis et fidèle ;  
C'est par l'amour que je gagne l'apaisement.  
S'il est quelqu'un qui m'empêche de la joindre,  
C'est le roi seul qui est coupable.  
La voir, si je pouvais, je serais un homme heureux.  
Hélas ! L'éloignement pourrait m'être fatal !*

Puis le luth du minnesinger se perd au détour d'un escalier et seuls les derniers vers résonnent encore sous les voûtes de rocher...

*"Si schouwen solde ich, so waera ich ein saelik man ;  
Vremde niak vil lihte schaden mir."*

Les violons du vent sont là de nouveau pour murmurer à travers les fenêtres béantes et les sombres galeries les gloires et les trahisons que cache la pierre.

Ils murmurent le nom de Gottfried de Fleckenstein qui édifia ce nid d'aigle, et évoquent avec ironie l'époque bénie où les fonctionnaires habitaient des châteaux...

Ils murmurent le nom du sire Wolfram qui emprisonna l'évêque de Spire et défia l'empereur. Mal lui en prit ! Il dut courber la tête et rendre son fief.

Ils parlent de Henri qui, en 1425, exclut les femmes de sa succession. Ils montrent l'austère vie des barons, le froid qui suintait du rocher, les bûches crépitant dans la cheminée, la chasse et la guerre, et les amours devenues des légendes...

Ils montrent le puits et rappellent avec terreur que c'est le diable qui l'a creusé et qu'il fallut de l'eau bénite pour éteindre les flammes qui jaillissaient par cette nouvelle gueule ouverte béante sur l'enfer.

Au sommet du rocher, le vent se fait plus insistant. Il nous montre les collines et les fermes, les rochers flamboyants qui bondissent des sapins, un étang et des prés. Il nous parle des forêts qu'il connaît si bien, des châteaux qui se cachent aux alentours.

Il cite le Hohenbourg, tout là-haut, et parle avec nostalgie de François de Sickingen, et des fastes du dernier des chevaliers.

Il cite le Loewenstein, et les sapins frémissent quand il évoque le sinistre brigand Lindenschmitt qui y tenait son quartier général et qui ferrait ses chevaux à l'envers.

Il cite encore le Froensbourg, immense éperon prêt à bondir sur le vallon, le minuscule Wittschloessel, le raide Wineck, le fastueux Schoeneck. Il se fait mystérieux quand il chuchote le nom du Wasigenstein ; comme s'il craignait d'évoquer le légendaire combat de Walther d'Aquitaine.

Les violons du vent se prennent à leur propre jeu, et le souffle devient tempête lorsqu'ils parlent des formes tour-

mentées du Vieux Windstein. C'est comme s'il voulait défier le grand rocher du Fleckenstein, reconstituer ce tableau que le maître ignore et que lui, le vent, est seul à voir au-delà des horizons, des crêtes et des sapins. Sa voix s'enfle encore lorsqu'il fait se dresser au loin le Falkenstein, mais alors, comme si l'évocation du passé le réveillait, comme s'il relevait le défi du vent qui l'outrage en lui montrant ses rivaux, comme si le Fleckenstein redoutait qu'on l'oublie dans ce foisonnement féodal, retentit, plus magistrale que jamais, la fanfare.

Le vent se tait, avec un tourbillon qui est comme un éclat de rire. Il sait bien que le Fleckenstein est le grand maître de ces collines et que personne ne lui contestera son rang. Mais il sourit en voyant parader le grand rocher qui développe à outrance sa fanfare éclatante, et il mêle sa voix au violoncelle du ruisseau qui suit en sourdine au fond du vallon.

Ils savent bien, eux, que ce fier rocher, si imbu de lui-même, si fier de sa valeur, c'est eux qui l'ont façonné, sculpté, taillé, il est leur œuvre. Il ne sait pas, ou il ne veut pas savoir, qu'ils sont patients, qu'ils ont le temps. Ils savent, eux, que jamais l'homme ne pourra mesurer leur lent travail. C'est à peine s'ils l'ont vu passer.

Ils ne sont pas pressés. Ils savent qu'ils auront un jour, au fil des siècles, le dernier mot. Alors, ils se taisent, et ils attendent, amusés.

Ils contemplent ce rocher fanfaron, ses veines, ses failles, ses striures. Ils regardent ce qu'en ont fait les hommes, ce pan de mur d'une fantastique audace, les murailles, les tours et la barbacane.

Peu importent le passé ou l'avenir. Ils savent que le rocher a des raisons d'être orgueilleux, et qu'ils peuvent être fiers de leur œuvre. elle survivra longtemps aux hommes.

Alors, le vent et la rivière mêlent leurs voix à la fanfare pour chanter le Fleckenstein. Et la forêt retentit encore longtemps de leur chant de triomphe.





## *Deuxième mouvement pour orchestre*

# Wintersberg

*Poco andantino  
Allegro maestoso  
Allegro agitato  
A tempo*

Les oiseaux chantent à tue-tête dans le sous-bois clair. Le vent fait frémir les branches en une calme mélodie en majeur, à laquelle s'ajoute le bourdonnement continu des insectes. Ce sont des trilles de flûte et de piccolo, auxquelles se superposent des chants de hautbois.

De temps en temps, un grillon jette dans l'air son cri aigu.

Le mystère est partout. Il imprègne les forêts, il flotte dans l'air, dans les fougères qui ondulent ou derrière les bosquets. Ici, on découvre une pierre levée, plus loin une dalle de rocher ou une pierre à cupule.

Les violons du vent hésitent, ils glissent en longs murmures. Ils ont tant vu de choses à travers le temps. Tant d'hommes qui se sont succédés dans ces bois sauvages... Ils se souviennent des celtes qui avaient fondé une citadelle et un lieu de culte à l'abri des forêts. Ils esquissent le rythme d'une marche, soutenue par le martèlement sourd des timbales pour évoquer les romains qui avaient remonté les vallées et fondé une vigie et un temple sur un rocher d'où le regard s'envolait sur la plaine.

Ils pensent aux seigneurs de Borne et aux Lichtenberg qui avaient pris la suite des romains sur le Wasenbourg.

Et pourtant, le vent est discret. Comme s'il répugnait à livrer ses souvenirs. On ne l'entend guère qu'en sourdine. Il attend son moment. Les branches des grands arbres se balancent doucement sous sa caresse, et les feuilles bruissent, ajoutant leur mélodie en contrepoint, comme des arpegges sur la chanson du vent.

Mais les arbres s'espacent, et le vent tombe petit à petit, sur une longue note qui s'éteint pianissimo. Même les oiseaux se sont tus.

Puis, brusquement, la forêt s'ouvre et un violon lance une note soutenue. Les autres l'imitent en une rafale qui s'étale sur le large plateau où domine un arbre isolé. Le vent tourbillonne, arrache les feuilles, puis retombe, pendant que du fond de l'orchestre s'élève une mélodie puissante et solennelle.

Au fond du tableau, s'encadre la masse sombre et hiératique du Grand Wintersberg. Il domine avec assurance et noblesse. Il sait qu'il est une petite montagne, mais il sait aussi qu'ici, il est monarque incontesté. Nul autour de lui ne lui disputera sa suprématie. Pourquoi se gênerait-il ? Il chante ses propres louanges, en une ample mélodie. Et au fur et à mesure qu'on avance, le vent se prend au jeu et se mêle au chant du Wintersberg.

Mais il est moqueur, le vent ; il se lève, retombe, tourbillonne, tourne autour de la montagne, et plus on s'en rapproche, plus il s'enhardit, il déforme l'hymne à la montagne en variations irrespectueuses, comme s'il n'avait aucune déférence pour ce grand qui sert de trône aux nuages. Et tout à coup, il déchaîne les branches des arbres qui masquent la montagne et craquent avec des bruits de tambour. Et le chant de la montagne s'éteint derrière celui du vent.

Le voici qui se fait plus insistant, et qui se faufille entre les troncs et les fourrés, en longues glissades des violons. Il invite le promeneur à le suivre, et celui-ci ne peut lui échapper. Voudrait-il s'écarter du chemin qu'une note stridente le rappelle à l'ordre, un peu comme le chien aboie pour ramener un mouton qui s'éloigne du troupeau. Au loin, des roulements de timbales annoncent le tonnerre.

Il faut le suivre, quand il appelle. Il sait ce qu'il fait. Il connaît la forêt, lui. Il sait ce que cachent les arbres, les broussailles et les fougères.

Il devient très mystérieux quand il s'arrête en une lente mélodie devant un rocher grossièrement taillé. Il raconte à qui sait l'entendre que nos ancêtres ont façonné la roche pour lui donner la forme d'une femme, et les archets des contrebasses frappent les cordes pour évoquer le travail des artisans et l'agitation du village d'autrefois. Ils l'appelèrent Liese, elle était pour eux l'image de la fécondité, ils venaient dans ce large col pour lui rendre hommage, et par ce culte, ils appelaient la pluie qui féconde les champs, et la protection face aux autres tribus.

Le vent sait ce qu'il est advenu d'eux. Il sait ce que deviennent les civilisations, dans la folie des hommes. Il sourit, et dans une rafale, soulève quelques feuilles mortes qui s'en vont comme des flammèches.

Il montre la pente couverte de petits sapins qui montent à l'assaut des nuages alors que gronde encore le tonnerre. Le ciel au-dessus d'eux roule et se déforme. Et le vent murmure la chanson de la montagne, et il s'enfle à mesure qu'il nous entraîne vers les nuées. Petit à petit, la mélodie gagne tout l'orchestre, et c'est un hymne grave, so-

lennel et majestueux qui accueille le pèlerin du mystère au sommet du Grand Wintersberg.

Rien n'arrête le chant de la montagne. Le vent s'associe à elle sans réserve, sans retenue, sur des notes graves qui charrient de lourds nuages qui semblent prêts à accrocher le sommet.

Les vassaux qui lui font cortège saluent avec déférence le maître tout puissant. Il y a au premier rang les grands princes, debout au pied du trône. Le Petit Wintersberg, sur quelques notes traînantes du basson, contemple de sombres vallées où coulent d'étroites rivières qui serpentent entre des versants abrupts. Tout au rond, on voit se fondre dans l'horizon souligné par les nuages les collines qui confinent au Palatinat. En coulisses, une trompette lance les notes de la fanfare du Fleckenstein, caché dans les arcanes du paysage.

De l'autre côté, le Wasenkoepfel est dressé avec superbe, avec un air de défi, et le joyau du Wasenbourg sur sa tunique de forêts étincelle comme le pommeau d'une épée et résonne avec l'éclat du cor.

Au delà s'étend le pays où régnaient les puissants comtes de Lichtenberg. Ils tenaient un avant-poste au Wasenbourg, qu'ils avaient inféodé aux seigneurs de Borne. Le rocher où ils avaient bâti le centre de leur puissance dans un vallon, où leur forteresse se levait sur une colline couronnée d'un rocher abrupt. Les trompettes veulent l'évoquer, mais le vent, tout à coup, s'enfle. En quelques notes longues et insistantes, il écarte les nuages. Puis un brusque tourbillon coupe la parole au Wintersberg. Tout au fond, derrière la cour des vassaux, au-delà de la butte du Bastberg et des escarpements de Saverne, il montre un autre monde, noyé de brume. Il voudrait inciter la montagne à plus d'humilité. Les bois entament une chanson à la fois gaie et discrète, d'où émergent des notes fortes et expressives, où les cors ajoutent leur puissance, mais le Wintersberg n'en a cure. Bien sûr, des hommes habitent toujours la plaine d'Alsace, bien sûr, il y a plus loin d'altièrs montagnes qui l'emportent sur lui. Mais ils sont loin, et il sait bien qu'ils ne viendront pas le défier en une joute sans espoir. Un chien peut aboyer tant qu'il veut, s'il est attaché, on n'a pas peur de lui.

Et plus sûr de lui que jamais, le Wintersberg entonne de nouveau l'hymne à sa gloire. Le vent sait qu'il ne peut rien contre la mauvaise foi. Il sait aussi que la montagne, en fin de compte, a raison. Le Schneeberg qu'il a dévoilé un instant ne viendra pas faire rendre gorge à ce roitelet orgueilleux. Mais, il referme le rideau des nuages et le Wintersberg se retrouve seul avec sa cour de vassaux, comme si plus rien d'autre n'existait.

Les nuages roulent sur la tête de la montagne, mais le vent la nargue, et il entraîne les feuilles mortes vers la vallée. Il reprend cet air envoûtant qu'il chantait quand il frôlait la Liese. Alors, on entend quelques instruments jeter des notes agitées, brusques, comme pour se débarrasser de quelque chose.

Il n'y a plus qu'un basson qui s'obstine à chanter la mélodie de la montagne. Les cordes, en pizzicati, imposent à tout l'orchestre un rythme saccadé, haché, que survolent quelques violons sur les ailes du vent.

Un mur de pierres sèches barre le chemin. Les trompettes lancent une fanfare héroïque et guerrière.

Au milieu des hêtres qui donnent au sol une couleur fauve, s'étirent des retranchements, des remparts et des fossés. Sur ce promontoire avancé du Ziegenberg, sur le flanc du Wintersberg, les celtes avaient établi une forteresse et un lieu de culte.

Si on s'avance parmi les rocs épars, on entend les sonneries de trompettes s'éteindre, pour laisser le vent désigner deux pierres levées qui se font face. Il évoque les sacrifices des druides, le sang des victimes qui suintait le long des pierres. Dans de longs cris graves de violoncelles, des invocations montent vers ces dieux sourds, capables de dispenser des bienfaits aux hommes, mais rancuniers et sans reconnaissance, déversant la grêle qui hache les récoltes et répandant l'eau des rivières dans la plaine au printemps.

Le vent amoncelle les nuages qui obscurcissent la forêt. Dans la pénombre, se détachent des fantômes seulement éclairés par le rougeoiement des feuilles des hêtres. Le vent se fait plus insistant. Il montre au bord du précipice une ombre qui se penche vers les profondeurs infernales. Il murmure avec terreur le nom de Cernunnos, le dieu cornu. Là-bas, une ombre rapide a fendu l'air entre deux rochers. C'est Epona, la déesse aux chevaux rapides, qui protège les voyageurs. Un roulement de timbales retentit, d'abord lointain, puis il s'amplifie, résonne dans les échos des montagnes voisines, s'étale et enfin s'en va sur une longue vibration. Le vent lui répond d'une rafale, et il désigne une ombre, debout sur un rocher : c'est le dieu au maillet, Tarann, qui frappe le ciel pour déclencher le tonnerre. Mais en même temps, un coup de maillet écarte les nuages et apparaît le dieu à la roue, Belen.

Du coup, le sortilège a cessé. Un rayon de soleil se faufile entre les troncs nouveaux. Il transforme les feuilles mortes en incendie. Les trompettes retentissent de nouveau. Elles évoquent la fin de la citadelle, puis les violons du vent calment l'orchestre.

Les nuages reviennent envelopper de mystère les rochers, les pierres levées, l'enceinte et ses fossés. Et le vent re - part dans la forêt, sur les accords qu'il chantait quand il escaladait le Potaschkopf.

Il ne voit plus de nouveau que les arbres et le ciel. La forêt a repris vie, elle chante de nouveau pour elle-même, de cette palpitation qui transfigure le silence. C'est tout un souffle qui passe sur l'orchestre. Waldweben, disait Siegfried. Le murmure, la respiration de la forêt.

Au fur et à mesure que l'on s'achemine vers le fond du vallon, le vent se fait plus discret. Ce n'est plus qu'une légère brise. Les violons se taisent les uns après les autres.

Un piccolo lance dans l'air l'appel joyeux d'un oiseau. Un grillon lui répond pendant quelques instants. Puis, à l'orée de la forêt, le dernier violon du vent, après une note profonde, grave, s'éteint à son tour en un long souffle.





## *Troisième mouvement pour clarinette, basson et orchestre*

### **Donon**

*Andante misterioso  
Marcato  
A tempo  
Cadenze (mosso maestoso)  
Allegro staccato  
Allegro appassionato e maestoso*

Un hautbois fredonne un air étrange, plein de nostalgie et de mystère. Une clarinette le rejoint, le soutient, ajoute une note mélancolique, troublée par

une flûte qui jette des arpegges pleins de gaieté. Un basson ramène le calme. C'est comme la voix d'un vieillard racontant ses souvenirs près de l'âtre. Le son grave prend le dessus, et le silence se fait autour de lui.

Il reprend la chanson nostalgique du hautbois, et il éveille les violons du vent. Ils l'accompagnent en sourdine, et le vieil instrument évoque des souvenirs tellement lointains que le vent lui-même les avait oubliés.

Le basson regarde au loin. Les violons murmurent des noms de légende, alignés sur l'horizon ; ils citent la petite colline du Bastberg et suggèrent en traits saccadés, tourbillonnants, heurtés de pizzicati, les rondes folles des sorcières dont la légende peuplait les rêves de la nuit et dont s'était inspiré Goethe quand il avait emmené Faust en compagnie de Méphistophélès dans l'horreur de la nuit de Walpurgis. Sa découverte du Bastberg avait révélé en lui les fantasmes de la mort, son amour pour Frédérique à Sessenheim avait inspiré Marguerite et l'innocence. Puis le vent se calme en survolant le rocher du Mont Saint Michel où une large excavation évoque les sorcières ; mais la présence de l'archange transforme sa chanson saccadée en un ample choral.

Le basson interrompt le vent. Il le ramène sur la montagne. Lui, il est plus noble que les sorcières du Bastberg. On dirait la chaude voix grave d'un barde, et il réveille les fantômes des celtes. Il montre, enfouis dans les hautes herbes, des amoncellements informes qui suggèrent des murs, une enceinte de forteresse. Il raconte qu'ici, au sommet de la montagne qu'on appelle Brotsch, il y avait autrefois une cité, à l'abri de remparts qui couronnaient la pente abrupte. Mais le vent a aussi son mot à ajouter. Il entraîne l'orchestre sur un rocher qui s'avance comme un rostre. Il montre les collines qui s'étagent dans la brume et le soleil.

Quand il désigne un long plateau, vers l'occident et murmure le nom de Wuestenberg, le basson explique qu'une autre ville celte s'établissait sur ce plateau maintenant désert et désolé. On n'y trouve plus que deux murets de pierres sèches que les hommes, pénétrés de respect devant leur antiquité, ont nommés "murs païens". Au bord du précipice, une large pierre plate creusée en son centre évoque des sacrifices.

Ainsi, sous la magie de l'évocation, les fougères, les prêles et les buissons s'évanouissent. On voit s'élever des huttes de branches et de terre, à l'abri des murs de la cité, on aperçoit la vie qui grouille sur la montagne ; ici, ce sont les petits troupeaux, là, c'est l'atelier du forgeron, qui profite de l'eau froide de la source qui ruisselle vers le précipice en quelques notes cristallines de la harpe ; plus loin tourne une meule à grain.

Ici, les celtes se réunissaient pour adorer Lug, le dieu du commerce, celui que les gaulois nommèrent Teutatès, et les romains Mercure. C'est lui, nous rappelle tout doucement le basson, qui donna son nom à la ville de Lyon : Lugdunum, la montagne de Lug.

Le vent de nouveau se lève, et les violons chassent la vision des âges du bronze et du fer. Et il s'enfle en tourbillons de tempête pour escalader les montagnes couvertes de sapins.

Il montre le Hirschberg, et le basson évoque l'étrange rocher qu'on appelle le hibou, perché près du sommet du sombre plateau. Il parle du vieux Cernunnos, mais les clarinettes ajoutent le nom de Wotan.

Alors, le vent s'emporte, s'enfle, noie la forêt sous les nuages. Car il voit ce qui nous est caché. Il parle des deux Krappenfels, qui sont comme les corbeaux perchés sur l'épaule de Wotan, et il nous entraîne avec lui au loin.

Là-bas, un rayon de soleil éclaire un énorme rocher. C'est comme un château de rêve. Le vent lance le nom de la chèvre Heidrun, qui nourrissait de son lait les héros que Wotan accueillait au Walhalla. Est-ce là, sur ce rocher du Geisfels, qu'il faut chercher la résidence des dieux ?

Le basson répond en sourdine. Les dieux se sont évanouis avec les peuples qui ont habité ces montagnes sauvages. Mais la magie des celtes est toujours imprégnée dans les rochers, entre les fougères et les sapins.

Les collines, elles, sont toujours là. Les hommes les ont quittées, mais elles ont gardé leur mystère. D'autres

hommes sont venus, ils ont planté une énorme construction de fer sur le Geisfels.

Le vent a un sanglot, le basson paraît indigné, la clarinette intervient pour le calmer. Elle lui explique que les hommes ont changé. Ils vénèrent d'autres dieux auxquels ils construisent d'étranges monuments. Celui qu'ils honorent ainsi s'appelle Electricité. Peu importe si le vieux Wotan ne reconnaît plus son Walhalla.

Le basson n'est pas convaincu. Il veut s'obstiner à chanter la gloire des celtes. Le vent sourit. Il les connaît bien, les hommes. Leurs constructions, il pourrait les abattre d'un souffle. Mais à quoi bon. Il sait qu'ils s'en chargeront bien eux-mêmes. Ils font et défont les dieux au gré de leur fantaisie. Peut-être bien qu'un jour, leur civilisation s'éteindra, comme s'est éteinte celle des celtes. Peut-être bien qu'un jour, un homme escaladant le rocher trouvera des restes métalliques tordus et rouillés, cachés dans les broussailles. Il se demandera alors quel dieu ses ancêtres ont bien pu adorer là...

Il part dans un éclat de rire et s'envole vers le Geisfels. Il laisse le basson à sa nostalgie. Et la chanson plaintive s'éteint dans le lointain. Il ne sait pas rester en place, le vent. Il faut qu'il bouge, c'est dans sa nature. Il amasse les souvenirs mais ne connaît pas la nostalgie. Il va de l'avant, il ne regarde pas derrière lui. Il ne s'arrête pas aux châteaux d'Ochsenstein. Sa mélodie gaie tourbillonne sans hâte. Il ne jette qu'un regard distrait à ce menhir qu'il sculpta jadis, bien avant que les hommes n'y voient une quenouille ou l'image de la déesse Freya, femme de Wotan, alors qu'il soulevait des tourbillons de sable sur la nature sauvage qui n'était pas encore les Vosges.

Mais voici que sa mélodie s'arrête en un long point d'orgue. Car il y a des moments où même le vent s'arrête, subjugué devant tant de splendeur.

Au loin, on entend encore le basson, puis une flûte couvre sa voix sur un air calme et serein. Les violons du vent, très doucement, l'accompagnent en sourdine.

C'est une mélodie délicate, finement ciselée, de facture médiévale. Le vent, admiratif, s'est tu. Au milieu de l'amphithéâtre des montagnes, un énorme rocher est comme auréolé d'une gloire, d'un nimbe.

La flûte nous parle du temps jadis, avant que les hommes ne prennent possession de ce rocher. Le vent intervient : c'est lui l'auteur de ce rocher, mais la flûte lui impose silence : le rythme s'accélère, on s'affaire au château qui vient de naître du rocher. Les hommes l'ont appelé Dagsbourg. Elle devient tour à tour tendre et tragique, mais soudain retentissent des trompettes, les timbales roulent sourdement ou éclatent en brusques explosions.

Quand le tumulte a cessé, la flûte lance encore une note plaintive. Le château de Dagsbourg a complètement disparu du rocher.

Le vent vient soutenir la rêverie de la flûte devant le rocher vide, puis soudain, elle entonne un motif grégorien. Le vent prend le relais et enfile sa mélodie en une puissante cantate, l'orchestre entier entre en jeu dans une mélodie sacrée pour chanter le pape alsacien que célèbre maintenant la chapelle du rocher de Dagsbourg.

Et puis tout à coup, un long appel du basson fait hésiter l'orchestre. Les violons du vent tentent de reprendre leur évocation, mais le basson insiste, et les instruments, les uns après les autres, se taisent. Seul le vent dialogue avec lui.

Car les celtes sont toujours là, et c'est sur leurs traces que le basson veut nous guider. Alors, le vent cède à sa passion, et les violons suivent le basson à travers les forêts sombres.

Le basson montre ces roches étranges qui jalonnent ce monde de rêve. Il désigne le Sattelfels, l'Hommelet de Pierre, mais le vent reste modeste et se contente de suivre en souriant sans rien ajouter...

Pourtant, il sait où il va, le vent. Le basson ne le dupera pas longtemps. Il voit ici et là d'autres témoins d'époques révolues. Il voit, au-delà du Col de la Schleif, le Roskopf, et le Hengst. Le basson est intarissable sur cette vieille tradition des celtes qui ont marqué de leur empreinte toute la région, et il prend un air indigné pour évoquer ce paysan de Windsbourg, qui, un soir où il avait bien fêté, démolit à coups de masse ce que, dans la prairie du Hengst, on prenait pour un dolmen.

Mais le vent sent l'approche de la crête, et il se met à hurler en tempête. Il amoncelle d'énormes nuages et le basson a des intonations inquiétantes. Un coup de tonnerre retentit, martelé par les timbales, puis un autre le suit. L'orchestre déchaîne la tempête au sommet du Schneeberg.

C'est à peine si on entend encore au milieu du tumulte la voix du basson. Il voudrait parler de la pierre branlante, Lottelfels, qui servait autrefois au jugement de Dieu. Les femmes accusées d'infidélité pouvaient se disculper en faisant bouger la pierre de la main. Celles qui avaient manqué d'habileté pour cacher leur liaison étaient condamnées à en faire preuve pour faire croire à leur innocence.

Le Schneeberg était un lieu de prédilection pour les sorcières. C'est du moins ce que racontent les vieilles légendes. Il est sûr que ce sommet isolé, à près de mille mètres d'altitude, a toujours exercé chez les hommes une puissante fascination. Quand y souffle la tempête, c'est un marche-pied du ciel, un trône des dieux.

Mais même les tempêtes ont une fin. Le vent, en quelques notes brèves et impérieuses, a dégagé le ciel, et l'orchestre se calme. Le basson alors reprend le dessus pour chanter le profond mystère du paysage lavé par la pluie.

Il évoque Wangenbourg et son château, et la flûte lui répond d'une délicate ritournelle. Elle murmure le nom d'une abbesse d'Andlau qui fit défricher les prairies et édifia plus haut une chapelle pour inviter les voyageurs à une halte dans la solitude.

Il désigne Dabo, caché dans la forêt, et parle de Nideck. Une éclatante fanfare lui répond, et les violoncelles enta-

ment une marche rythmée peur ressuscitent les géants de la légende auxquels la voix obsédante de la cascade rend peut-être la vie dans les ténèbres des nuits sans lune...

Il montre les sombres forêts où naissent la Zorn et la Sarre, monde de mystère et de magie, angoissant par son éloignement du monde.

Il montre aussi la vallée de la Bruche, et au delà, les montagnes qui s'étagent du Mont-Sainte-Odile au Champ du Feu, et du Taennchel au Brézouard.

Mais plus encore, il scrute avec une sorte de respect sacré la chaîne qui s'amorce devant lui. Il y a là des noms mythiques, qui ont gardé l'empreinte de la légende. Il y a ici, nous dit le basson d'une voix vibrante où percent à la fois l'inquiétude et le défi, des lieux terribles où il ne fait pas bon s'égarer lorsque la tempête fait rage. Il y a la montagne de l'ours, la roche de l'auroch, la plaine de l'enfer et le géant.

Les violons du vent le soutiennent sur un ton narquois. Il connaît bien ces montagnes, ce vent qui parfois y déchaîne l'orage et la tempête. Il sait bien qu'il n'y a là depuis longtemps ni ours, ni auroch ni diable. Il connaît bien le Baerenberg, l'Urstein, le Hoellenwasen, le Grossmann, qu'il a survolés si souvent.

Mais il ne veut pas vexer le basson. Car il a aussi vu ici les cultes des hommes, il y a bien des siècles. Il a vu ce cromlech qui couronne la Grande Côte, il a vu cette antique muraille élevée au sommet du Katzenberg. Mais surtout, il sait que le haut-lieu est maintenant tout près. Le terme de cette marche triomphale, de ce chemin des pèlerins qui montaient des cités celtes adorer leurs dieux, enveloppés de nuées, de ténèbres et de mystère.

Le basson s'attarde à contempler, mais le vent s'envole déjà, et les violons soufflent le nom du Donon.

Le Donon ! La Montagne ! C'est ainsi que les hommes l'appelaient, tant elle est unique dans sa majesté. C'est comme si elle seule méritait de porter ce nom, à cause de son indicible noblesse.

Le vent est déjà loin, quand le basson se décide à partir le suivre. C'est un peu comme un canon où les instruments jouent à cache-cache. Parfois l'un d'eux se tait, pour réapparaître un peu plus loin sur un autre ton.

Soudain le vent se tait. Le basson a encore quelques notes affolées, comme essouffées par sa course après le vent. Il y a un soupir, plein de surprise et d'admiration. Mais le basson s'est vite ressaisi et il entame un air grandiose, plein de puissance et de majesté. Tous les autres instruments se sont tus devant le col entre les deux Donon, au pied de la pente raide qui mène au sommet du Grand Donon.

Le basson poursuit par une marche triomphale et solennelle, et on entend en sourdine timbales et trompettes marteler le pas des légions et des aigles romaines qui tant de fois ont défilé dans le col.

Puis il reprend son ton nostalgique pour évoquer les celtes qui s'étaient établis sur le Petit Donon. Mais bien vite, la fascination de la Montagne reprend le dessus, et le basson revient à la solennelle aria qui le mène au sommet.

Là, il chante encore nos aïeux, qui, avant même la création de Rome, avaient fait de la montagne un temple sacré. Petit à petit, le vent, reprend son assurance, et les violons rejoignent le basson. Ils chantent les montagnes, la vallée, les profondes solitudes que cachent les sapins.

Soudain, le basson a un hoquet, et sa chanson s'arrête brusquement sur un accord dissonant. Les violons, surpris, se taisent. Alors, on entend le basson se lancer dans une diatribe pleine de colère. Quel est cet édifice hideux ? Juste à côté du sommet ? Au milieu des stèles, des pierres levées, au pied du temple ?

Les autres instruments se taisent devant la colère du basson. Timidement, intervient la clarinette. Elle tente de calmer le basson. Elle lui rappelle le Geisberg. Depuis les siècles, les hommes ont changé, et maintenant le dieu qu'ils adorent ici s'appelle Télévision. C'est à lui qu'ils ont dédié cette tour de fer. Dans les maisons, son autel a remplacé celui des dieux lares. Mais le basson ne veut plus rien entendre. L'hymne solennel du Donon est devenu un réquisitoire saccadé et hargneux. Il appelle les violons à la rescousse, il évoque pêle-mêle Tarann et Jupiter, la prêtresse Velléda, la mémoire des bardes et des druides. Son indignation gagne le vent, et les violons déchaînent l'orchestre contre l'homme.

Mais rien n'y fait. La tour est toujours là. Le sacrilège ne disparaît pas sous les incantations et les sortilèges des druides. Alors le vent se calme, et le basson découragé reprend la mélodie nostalgique du Brotsch. Les celtes sont bien morts, même là où leur souvenir est encore tout brûlant. Les autres instruments sont muets devant la tristesse du poète.

Puis on entend au loin la clarinette qui reprend tout doucement l'ample chant du Donon. N'est-il pas toujours là, le rocher ? N'est-elle pas là aussi, la montagne ? Il ne faut pas s'arrêter aux détails. Les hommes ont fait pire que cette tour d'acier. Et la clarinette montre, de l'autre côté de la vallée, la sinistre aiguille blanche du Struthof.

Le vent, encore une fois, sait bien que c'est là qu'est la sagesse. Il soutient la clarinette. Et le basson est gagné par la noblesse de la Montagne, il oublie sa rancœur et s'associe sans réserve à l'hymne du Donon.

Tout l'orchestre s'est joint à la majestueuse mélodie. Elle chante les sapins, les ruisseaux, les vallons, les lointains brumeux où se noie le regard. Elle chante le rocher, le petit temple, les stèles, les pierres à sacrifice. Elle chante les montagnes qui s'étagent vers la plaine et vers le couchant et se fondent dans l'horizon.

Elle chante les dieux des celtes, les légions romaines et l'éblouissement de la nature.

Le basson rayonnant entraîne tout l'orchestre dans sa contemplation et le péan s'achèvera alors que disparaît Bélen, le dieu soleil, dans un accord grandiose qui se prolonge à la gloire du Grand Donon, de ses légendes et de ses mystères sacrés, en un triomphal point d'orgue.



*Quatrième mouvement  
pour chœurs et orchestre*

## Mont Sainte Odile

*Adagio giocoso e cantabile  
Poco agitato  
A tempo*

Une feuille tourbillonne autour d'une pierre levée. Le vent joue une étrange mélodie en mineur. De temps en temps, on entend les troncs des grands pins craquer sous le souffle dans un grincement inquiétant.

La tempête se lève. Les violons du vent

jouent une mélodie inorganisée, tantôt plaintive, tantôt hurlante.

Puis ils se calment et un rayon de soleil vient se superposer à la mélodie. C'est comme un chant de hautbois qui transfigure la chanson du vent en la hissant sur le mode majeur.

Sur le chemin, une petite construction de bois invite le marcheur à un instant de repos au milieu de la forêt et de la nostalgie. Sur le balcon du Kiosque Jadelot qui s'avance au-dessus du vide, on contemple les noires montagnes qui s'étagent en gradins et dardent un regard menaçant sur l'Alsace. Les châteaux de Spesbourg et d'Andlau sont plantés comme des diamants dans un écrin de velours vert, séparés par le rubis du Hungerplatz.

Plus loin, l'Ungersberg, sombre et hiératique, paraît méditer dans son tragique isolement. Le vent a une rafale, pour rappeler qu'il a entendu, il y a cinq siècles, les paysans conjurés prêter serment et déployer au sommet de la montagne la bannière de la révolte, dont l'emblème était le Bundschuh.

Mais déjà le vent a repris son étrange chanson presque dissonante, empreinte d'un indicible mystère. Il monte lentement la montagne, au milieu des sapins, des fougères et des rochers.

Soudain, il a une note profonde et vibrante, soutenue à l'extrême. Un roc noir s'accroche à la pente. Tout près, un mur bâti de blocs de rocher cyclopéens semble garder une forteresse des Titans.

C'est le Mur Paien. Le vent ne se souvient même plus de ses constructeurs. N'étaient-ce pas les dieux eux-mêmes qui dans les temps immémoriaux avaient bâti ici l'Olympe ? Les scientifiques qui dépoétisent tout nous affirment que la plus grande partie du mur date de l'époque néolithique. Mais le vent reste poète. Il nous dira que les parties les plus anciennes sont peut-être contemporaines des Pyramides d'Egypte.

Le mur, qui court sur près de quatre lieues autour des plateaux avoisinants, aurait servi de rempart à une vaste forteresse dont le centre était une petite agglomération. Les populations de la plaine pouvaient s'y réfugier en cas de besoin. On allumait des feux sur le Wachtstein, sur le Schafstein et sur le Menelstein.

Le vent longe l'énorme construction. Sans discontinuer, elle suit l'arête du plateau, parfois haute de plusieurs mètres, parfois effacée quand les rochers qu'elle surplombait étaient d'aussi bonne garde qu'elle-même.

Par endroits, on y avait établi des vigies, des postes de guet. Ainsi sur l'énorme rocher de Menelstein, d'où la vue s'ouvre vers la plaine. Et le vent éclate de rire en montrant sur le rocher l'anneau où se serait amarrée l'arche de Noé.

Puis le vent continue son périple le long du mur. Sa chanson étrange rythme la marche du promeneur. De temps en temps, il désigne une pierre à cupule, une vieille source asséchée. Il présente les encoches pratiquées dans les moellons, dans lesquelles on engageait des tenons en chêne élargi en queue d'hirondelles. C'est cet assemblage qui assurait la cohésion et la solidité du mur.

Tout à coup, le vent se tait. Au loin, en sourdine, on entend une voix qui reprend sa chanson, en y ajoutant des modulations. Une autre voix s'ajoute à la première, puis deux autres encore. Petit à petit, une cantate, irréaliste, lumineuse, s'enfle, se rapproche. C'est tout un chœur qui chante un hymne à la sainte de lumière qui glorifia la montagne paienne. Les instruments de l'orchestre, timidement, en sourdine, soutiennent le chant. Puis ils s'enhardissent et c'est une mélodie ample et solennelle qui introduit au Mont Sainte Odile.

Le chœur entraîne le promeneur autour du rocher cyclopéen. Il raconte que déjà les celtes s'étaient établis sur l'altier promontoire, ceux-là même qui avaient construit le mur. Puis les Romains étaient venus et on entend leur pas cadencé résonner dans le martèlement des timbales et le cliquetis obsédant des caisses claires, sur les dalles de la chaussée qui, venant de la plaine, montait à la crête pour rejoindre la haute vallée de la Bruche et franchir le col de Saales. C'était, dit-on, la route du sel, Via Salinatoria. La montagne portait alors le même nom que le Donon, Altito-

na, la grande montagne. Puis, sous les coups de boutoirs des peuples de Germanie, les Romains avaient reflué et abandonné l'Alsace. Le dernier sursaut de Julien l'Apostat n'avait apporté qu'un répit de courte durée. De plus, les vieux cultes avaient subi les assauts du christianisme, et les dieux avaient connu leur crépuscule dans les flammes de l'Empire Romain... L'orchestre semble hésiter. Le chœur s'est tu. Les violons entonnent de nouveau leur chant. Ils ont repris possession du mont. Le mur, les temples, tout s'effondre, tout est noyé dans la végétation. Les pentes raides de la montagne, le rocher qui flamboie au soleil couchant, les noires forêts, tout cela impressionne les peuples de la plaine. Rares sont les téméraires qui osent monter dans ces lieux de terreur. On n'a pas oublié les anciens dieux, leurs sortilèges et leurs malédictions.

L'oubli a gagné la Grande Montagne. Seul le vent la connaît encore. Et pourtant, de nouveau, il s'arrête. Quel est ce bruit qui monte du fond de l'orchestre ? On dirait un galop, la cavalcade d'une troupe nombreuse qui s'approche de la montagne... Voici que retentit une fanfare. Le vent s'est tu, stupéfait. Sous ses yeux, Altitona renaît, sous l'impulsion d'Adalric, le nouveau duc d'Alsace. Une forteresse s'élève de nouveau sur le rocher. On entend le cliquetis des armes. Deux sentinelles montent la garde devant l'antique porte romaine. Des tours de guet s'avancent au bord de l'abîme.

Au milieu de l'agitation, point soudain un chant de flûte. C'est une mélodie douce et tendre, pleine de charme. Cette note de gaieté et de calme dans le barbare déchaînement des hommes, c'est Bereswinde, la femme du duc. Sa mélodie pacifie l'orchestre et même Adalric se détend. Il pense que sa femme est enceinte, que bientôt elle va donner la vie à un héritier. Le duc ne doute pas un instant que ce sera un garçon. Il lui donnera titre, terres et puissance. Il régnera après lui et perpétuera son nom.

Mais la voix du duc s'arrête net. C'est une fille qui est née, aveugle. Le duc farouche déchaîne sa fureur. La flûte implore, mais sans succès. Elle a un sanglot et se tait quand l'enfant quitte le château.

Les années passent. Le mont résonne de nouveau de bruits de guerre. Adalric est plus puissant que jamais. Il a oublié sa fille, qui a retrouvé la vue au baptême. Mais les évêques qui l'ont baptisée au monastère de Palma ne peuvent le fléchir.

Pourtant Odile revient. Adalric l'accueille mal, puis pense se faire un allié de l'autre côté du Rhin en offrant cette fille en mariage à un prince.

Odile refuse et s'enfuit. La voix du duc se brise devant un rocher où sa fille a disparu alors qu'il allait la rattraper. Elle a perdu tout orgueil. Alors, on entend de nouveau le chœur, pianissimo. Les trompettes se taisent. La Grande Montagne, qui s'appelle désormais Hohenbourg, voit disparaître les guerriers. Le chœur s'étend en un long crescendo. Les psaumes ont remplacé les ordres.

Autour d'Odile, dans la solitude de la montagne, se groupe la première communauté de femmes d'Alsace. Odile meurt le 13 décembre 720. Le chœur l'annonce dans un hymne empreint d'une solennelle gravité et d'une profonde espérance.

Il nous raconte les tribulations que traverse le couvent. Les seigneurs voisins accaparent ses possessions, et surtout son protecteur, le duc d'Alsace et de Souabe, Frédéric le Borgne. Des châteaux fleurissent dans la forêt. Le chant grégorien s'est effacé derrière des accords guerriers imposés par les cuivres.

Le chant s'éclaircit de nouveau pour célébrer la gloire du monastère au 12<sup>ème</sup> siècle, et ses deux plus grandes abbesses. Avec beaucoup de respect, il prononce le nom d'Herrade de Landsberg. Il nous décrit la vie de la communauté et les coutumes de son temps. C'est avec tristesse qu'il évoque la disparition du manuscrit minutieusement éclairé par l'abbesse, le Hortus deliciarum.

Mais les tribulations reprennent de plus belle. De temps en temps, des sonneries lointaines de cuivres viennent casser la mélodie. Puis une attaque plus violente que les autres balaie le chœur, et un grand souffle de vent vient balayer les ruines fumantes du couvent.

Presque rien n'est resté debout. Mais le vent n'est pas seul dans les ruines. Autour de l'antique chapelle de la Croix, soutenue par un pilier roman trapu dont le chapiteau porte d'étranges masques, autour de la chapelle de Saint Jean Baptiste, où la tombe d'Odile résiste aux tempêtes, le couvent, devenu un important pèlerinage, ne reconstitue. Plus d'une fois, le sort ou la folie des hommes s'acharneront sur les bâtiments. Puis de nouveau, le chœur s'éveille. Les pèlerins ont repris leur marche sur le sentier du sommet.

Les pèlerins ? le chœur s'éteint déjà sur une note triste. Combien y en a-t-il parmi les foules qui l'envahissent ? Il n'y a plus de prière près du tombeau de la sainte de lumière. On n'entend plus que des cris, et on dirait que l'orchestre reprend la mélodie agitée de la vie du château ducal. Les invasions barbares ont fait place à celles des touristes.

Petit à petit, le soir tombe et l'orchestre se calme. Près du tombeau où repose encore le corps d'Odile, le chœur reprend son hymne, tout doucement. Toute la nuit, dans l'église trapue bâtie au 17<sup>ème</sup> siècle, la prière continuera à s'élever comme la fumée du sacrifice d'Abel.

Les uns après les autres, les instruments se taisent, au fur et à mesure que s'allument les étoiles. Le vent seul souffle encore doucement pour soutenir le chœur. Il caresse le paysage que l'obscurité gagne. Il montre les innombrables villages qui parsèment la plaine, et tout au loin, le trait ondulé du Rhin, d'où jaillit encore la flèche de la cathédrale de Strasbourg.

Il montre encore les premières collines, Rosheim, Obernai, les vieilles cités qui ennoblissent le vignoble, puis la

masse de l'Elsberg que l'ombre gagne. Au delà, se découpe la sombre crête soulignée par l'incendie du couchant.

Le vent montre des lumières dans la montagne. Il murmure les noms de Willerhof, d'Ochsenlaeger. Il désigne le Heidenkopf, il évoque les châteaux noyés dans la forêt et l'obscurité. On entend des noms couverts de gloire et étouffés d'oubli, sentinelles endormies dans le sommeil de la forêt, lasses de monter la garde.

Tout au loin, une fine frange claire découpe les rocs hérissés du Neuntelstein et marque encore la large croupe du Champ du Feu.

L'orchestre s'est tu. Il n'y a plus que quelques violons qui mêlent le bruissement de la nature à la prière qui monte de l'église. Le chœur, pianissimo, rappelle aux hommes que les voies de Dieu sont impénétrables, et qu'elles peuvent parfois passer par une petite fille aveugle.

Quand l'obscurité a couvert la montagne, quand les étoiles brillent comme au jour de la création, le vent lui-même s'éteint sur une longue note, et un grand silence emplît la montagne.





## Cinquième mouvement pour orchestre

# Taennchel

*Andante con moto*  
*Allegro sostenuto*

Au plus profond de la forêt, un mur à demi effondré suit la crête d'une montagne. Tantôt envahi d'une végétation abondante, tantôt flamboyant dans le sous-bois couleur de feu, un sentier monte comme s'il venait des origines du temps.

Dans les hautes branches des arbres, on entend le vent chanter une mélodie grave, aux accords puissants, au caractère insolite. Ce

mur, d'où vient-il ? Qui l'a bâti ? Dans quel but ?

Dans l'obscurité, on croira peut-être apercevoir un druide debout sur un rocher escarpé. Peut-être l'entendra-t-on mêler sa voix à la chanson du vent. Il nous dira des secrets qui sont restés cachés depuis des générations, que nul ne peut entendre s'il ne sait écouter le vent.

On a voulu voir dans ce mur une frontière, séparant des tribus celtes. Mais pourquoi simplement là, au sommet de cette montagne ? Certes, toute la montagne du Taennchel, comme bien d'autres sommets des Vosges avait depuis toujours un caractère exceptionnel. Terre sacrée, depuis l'aube des temps, on vient y rencontrer dans la nuit et la tempête les dieux, les géants et les esprits. C'est le domaine des druides et des bardes qui seuls peuvent gravir ses flancs escarpés. Malheur à l'imprudent qui s'aventure en ces lieux interdits lorsque l'orage gronde ou lorsque la tempête souffle sa voix lugubre dans les arbres.

A travers les arbres, on n'entend que le vent. Sa chanson s'enfle, glisse, s'éparpille pour renaître, infiniment variée. Les violoncelles ont rejoint les violons, et quand, fatigué de tourbillonner, le vent s'apaise, il laisse entendre des notes de harpe, comme des gouttes d'eau sur les feuilles. Puis il repart de plus belle en rafale, et, en sourdine, les timbales font deviner un coup de tonnerre lointain.

Il se souvient des hommes qu'il a rencontrés à travers les sapins et les siècles. Ils écoutaient sa voix puissante, comme s'il s'agissait de celle de la Nature qu'ils adoraient. Ils priaient le vent, le tonnerre, le soleil. Ils leurs avaient donné des noms redoutables et cherchaient à les concilier, car ils craignaient leurs caprices.

En longeant le mur, le vent tourbillonne autour des rochers qui couronnent la montagne. Il prononce leur nom et conte leur légende.

Il y a là l'Abri. Nombre de ces rochers formaient des encorbellements sous lesquels on peut s'accroupir. Peut-être les druides se réfugiaient-ils ici pour écouter la tempête leur dicter la volonté de leurs dieux et pour scruter le mystère du destin.

Voici la Garde, plantée en sentinelle, évoquant le château magique de Lancelot.

Plus loin sont campés le Roc Pointu et le Rocher des Titans. Ne sont-ce pas ces géants, qui ont entassé là ces rocs énormes ? Était-ce ici l'Olympe, était-ce là le Pélion déversé sur l'Ossa ?

Il y a aussi la Nécropole, la Bellevue, le Wasserfelsen. Plus on remonte au long du Mur Païen, plus la chanson du vent s'enfle, le rythme s'accélère. On a l'impression qu'en même temps le mystère s'épaissit, qu'on pourrait le palper, autour des rochers tourmentés, des fougères et des grands sapins.

Le vent sait évoquer les fantômes. Des formes traversent la forêt. On n'a pas le temps de les voir. Peut-être n'était-ce qu'un lambeau de nuée. Mais peut-être était-ce un druide en route vers le sanctuaire des sommets.

Le vent souffle sans retenue et les violons vibrent sur une longue note soutenue. Le Mur Païen débouche sur un vaste rocher. C'est la porte du sommet, son nom évoque les géants qui ont peuplé la terre et défié les dieux mêmes. Mais devant le paysage qui s'ouvre, le vent ne peut empêcher l'orchestre entier de chanter sur un mode pastoral. Au pied de la montagne, s'étend la vallée de Sainte Marie. Elle est couronnée d'une contrée étrange et désolée, qui va du Frankembourg au Col de Fouchy et au delà vers la Hingrie et la Chaume de Lusse. Quelques notes solennelles montrent au loin le Champ du Feu.

Le vent finit toujours par reprendre le dessus. Il est impatient de s'élancer vers le sommet. Quelques notes soutenues bouleversent les nuages et on entend des gouttes de pluie s'écraser sur le rocher comme de graves pizzicati des violoncelles.

On avance le long de la crête pénétré de respect, comme si nous aussi allions y rencontrer les dieux de nos ancêtres dans le tonnerre et la nuée.

Ici, un énorme bloc a basculé dans le vide. Le vent nous apprend qu'il porte le joli nom de rocher de la Petite Fée. C'est comme un contrepoids à l'angoisse que donne au marcheur la présence du panthéon gaulois. C'est comme un sourire.

Plus loin, une forme allongée semble un énorme crocodile scrutant le ciel. C'est le rocher des Reptiles. Ici aussi, il y a un petit abri sous roche, et le vent nous montre des rochers à cupules, dont certaines sont remplies d'eau. C'était ici, nous dit-il, un lieu de sacrifices et de purification. Car nous sommes à la porte du saint des saints, au seuil de l'univers des poètes.

La symphonie du vent s'enfle sans cesse, et la nature entière semble se préparer aux merveilles à venir. Le sentier, tout à coup, se redresse, et grimpe vers le ciel. C'est comme s'il voulait atteindre le Walhalla.

Voici trois petits rochers au bord du chemin. Le vent a un sourire. Il s'est bien amusé ici. Il leur a donné la forme de trois guéridons qui leur ont valu le nom de Trois Petites Tables.

Mais le vent redevient vite grave et sérieux. Il entame un air solennel et majestueux et on entend les autres instruments, comme réveillés et subjugués par la beauté de la montagne, qui viennent lui prêter main forte. Alors apparaît, dans un fascinant contre-jour, le plus formidable groupe rocheux du Grand Taennchel, les Trois Grandes Tables.

Le vent a un pouvoir d'évocation peu commun. Dans la tempête qui souffle, dans les nuées qui enveloppent et traversent la crête, dans le déchaînement de l'orchestre, on croirait entendre le tonnerre et voir revenir Tarann et Teutatès...

Mais le vent finit par calmer l'orchestre. Non, les dieux gaulois ne reviendront jamais plus. Il n'y a plus de druides pour régler leur culte, il n'y a plus de bardes pour chanter leur gloire et leurs bienfaits. Il n'y a plus que le vent, et quelques poètes, pour songer devant les Trois Grandes Tables à nos lointains aïeux et pour se livrer à la contemplation...

Dès lors, la symphonie s'achemine vers une ample coda. C'est comme une cantate, qui dans un dernier effort s'élève jusqu'au sommet du Rammelstein. Sur ce petit sommet, point culminant du Grand Taennchel, il n'y a rien qu'une clairière et le vent qui fait chanter les arbres.

Il n'y aura plus que quelques mesures en mineur dans la forêt sombre, puis le rocher du Reinolstein nous donnera la conclusion en quelques notes sévères et austères au-dessus de la Liepvrette, puis decrescendo, de plus en plus diaphanes, pour s'achever pianissimo comme une invitation et comme une promesse pleine de mystère. Le vent se tait, et on n'entend plus qu'un basson qui reprend la complainte des celtes tout doucement, et ses notes s'éteignent sur le dôme du Donon qui contemple, hiératique, tout au fond de la scène...







## *Sixième mouvement* *Scherzo pour cloches et orchestre*

# Des bruyères aux chaumes

### *Andantino pastorale*

Murmure du basson, lointain. On reconnaît la chanson nostalgique des celtes, qui avait conclu le mouvement précédent. Tout au fond, le Donon et le Schneeberg sont encore là. Mais le vent ne tarde pas à reprendre le dessus. Nous avons pénétré dans son royaume. Sur les crêtes dénudées, il règne sans partage. Il sculpte tout à son idée, il bouleverse les formes de la nature. Les sapins sont transformés en une armée de spectres habillés de longues traînes flottantes. Les arbres sont couchés et dressent une voûte au-dessus du chemin.

Le vent nomme encore le Climont, et on entend une note stridente accompagnée d'un lointain roulement de timbales pour rappeler que les romains l'appelaient Clivus Mons, le Mont Coupé, et qu'il inspirait une terreur sacrée, comme si ses formes raides étaient dues à Jupiter lui-même.

Il montre le Champ du Feu, qui règne avec solennité sur la suite de ses vassaux, au bout de laquelle se tient, dans une attitude de défi, l'Ungersberg.

Plus près, il salue encore le Taennchel, où le basson l'interrompt sans se gêner pour revenir à la chanson des celtes mais il ne se laisse pas faire et ne s'attarde pas à ce paysage qu'il connaît bien. C'est l'avenir qui l'intéresse et il s'envole de nouveau à la découverte.

Les tiges des bruyères se balancent doucement à sa caresse. Leur tapis fleuri a couvert la montagne d'un vaste manteau pourpre.

Le vent murmure avec admiration le nom de la Montagne des Bruyères, le Brézouard.

Et il chante ce paysage nouveau qui s'ouvre au-delà des arbres tordus et couchés. Une douce mélodie de flûte monte du vaste pré où règne un hêtre et où niche la ferme du Haicot. Mais la mélodie a des accents lugubres pour désigner le sombre ravin du Wuesteloch ou la Roche des Fées et tragiques devant la Tête du Violu.

Soudain une marche militaire, ponctuée d'explosions et de roulements de timbale, de coups de grosse caisse et d'appels de caisse claire, vient interrompre l'évocation pastorale. En face du Brézouard, le vent découvre la Tête des Faux.

Il dit l'horreur des combats qui s'y déroulèrent pendant trois ans. La terre en est restée marquée. Le vent lui-même n'a pas pu encore en effacer les traces. C'est un travail lent et patient. Il a apporté des graines et déjà la végétation a poussé et comble les fossés, déjà la pluie a rouillé les rails et les barbelés. Mais c'est encore trop peu. Lentement, le vent poursuit son travail de sape. Un jour, il ne restera plus sur cette montagne meurtrie aucune trace de la folie des hommes. Il n'est pas pressé, il a les siècles pour lui. Mais il sait qu'il aura le dernier mot.

Plus loin encore, le vent a vu les hommes s'entretuer, et la marche militaire s'impose de nouveau avec morgue. Elle parle de gloire, de champs de bataille, des tranchées et des tombes, d'honneur et de patrie. Elle voudrait emmener le vent vers le Linge, le Baerenstall ou le Wettstein.

Mais le vent est excédé. Il a quelques notes brusques, impérieuses, furieuses. On entend encore quelques notes de trompettes et un roulement de timbales lointain, mais les violons leur intiment l'ordre de se taire.

Gloire ! Quelle gloire ! Carnage ! Horreur ! Le vent tourbillonne avec rage. Patrie ! qu'est ce que ça veut dire ? ignoble patrie, qui oblige à tuer ! Il n'a pas de patrie, lui, le vent. Il va où il veut, il est chez lui partout. Mais l'homme, cruel animal, a inventé des patries qui lui donnent des raisons de s'entretuer et des justifications à l'abject. Le vent lance une longue note indignée qui tourbillonne autour de la croix de la Tête des Faux.

Homme, toi qui gravis ces pentes en poète, tu comprends la plainte du vent. Tu sais ce qu'il veut dire lorsque la tempête hurle dans les sapins, ou lorsqu'il voile le sommet d'une nuée. Tu comprends sa voix et tu vibres avec lui en invoquant la paix. Mais tes semblables n'y prennent pas garde. Ils ne comprennent pas le vent. Et ils se bornent à distribuer les décorations. Alors, sur un dernier souffle rageur, le vent, déçu, s'éloigne en une note enfin apaisée.

Et voici que du fond de l'horizon, une lointaine chanson s'envole sur les ailes du vent, portée par les violons en sourdine.

Là-bas, sur la crête chauve du Kahlerwasen, le soleil joue dans les hauts pâturages. Des troupeaux paissent sur les pentes où seuls poussent des rochers et des hêtres rabougris.

Le vent a calmé l'orchestre. Il n'entend plus que le concert de sonnailles du troupeau. Parfois s'y mêle le tintement

cristallin d'une fontaine qui coule dans un tronc évidé au son d'une harpe et d'un célesta ou le bourdonnement des mouches autour des vaches débonnaires, soutenu par les violoncelles.

D'un coup d'aile, le vent a gagné l'altier sommet du Petit Ballon. Son souffle est à peine modulé, balayant doucement la large croupe. De partout, il apporte autour de la statue de la Vierge les tintements des clarines.

Il contemple la grande crête, qui s'étire paresseusement à l'horizon, jusqu'aux bruyères éclatantes du Brézouard, et au dôme tragique de la Tête des Faux. Il contemple les falaises qui plongent vertigineusement sur des lacs rêveurs.

Il aperçoit les grands princes des Vosges, debout au pied du trône où règne le monarque, la tête cachée dans le ciel et la nuée. Mais il est vite saisi d'impatience, et le violon couvre petit à petit la chanson des cloches. Le vent est un voyageur sans repos. A peine est-il arrivé qu'il doit repartir. Il n'est jamais lassé de découvrir.

Il chante les Gazons, les rochers qui dominent le Lac Blanc, le calme miroir du Lac du Forlet. Il évoque l'usine du Lac Noir, et chante quelques accords lugubres en souvenir de la catastrophe qui endeuilla ses rives.

Quelques notes douces et tendres évoquent la légende de Hans, le pauvre bûcheron qui attendit toute sa vie sa bien-aimée volage et retrouva sa jeunesse quand elle revint, malgré les efforts du diable. Mais il nous dit aussi qu'un château se trouvait autrefois sur le rocher escarpé qui nargue le lac ; un seigneur qui avait festoyé un jour de Tous-saint le paya de sa vie : lui, les siens et son château s'engloutirent dans le lac. Timbales, grosse caisse et cymbale marquent le tragique effondrement.

Voici que le vent entame une ample mélodie. Devant lui, la montagne s'ouvre à perte de vue. Les chaumes s'étendent sur les sommets, où l'étendue est parfois coupée par un hêtre tordu ou par une armée de sapins ramassés sur eux-mêmes.

Alors, des bords des lacs revient la chanson des troupeaux. Les cloches vibrent avec entrain et rythment la marche des animaux en route pour le sommet. Au pied des pentes, rêve une ferme auberge. Dans le vaste pré qui va de l'étable à la falaise, quelques vaches ruminent paisiblement au son de leurs cloches.

Un filet de fumée sort de la cheminée. Le vent descend, le fait tourner un instant, puis remonte dans une longue note amusée.

Un sifflet retentit dans l'air. Les clarines s'arrêtent un instant. Puis elles reprennent, rythmant le lent mouvement des bêtes.

Devant la porte de la ferme, sèchent des fromages. Le vent, avec un sourire, explique qu'ils resteront ici pendant l'hiver pour s'affiner, alors que le troupeau et les fermiers seront redescendus vers les brumes de la vallée. Dans l'immense silence de l'hiver, alors que seul le vent ose s'aventurer dans les solitudes glacées, commence l'intense travail que nul ne soupçonne : les nains viennent du Kerbholz, où ils se cachent l'été à l'abri des rochers inaccessibles des Spitzkoepfe, et se mettent à surveiller la pâte qui fermente. Quand le fermier revient avec l'été, les muns-ter sont prêts, sans que nul n'ait rien vu.

Le vent sourit avec un air narquois et esquisse une note de blizzard. Puis il éclate de rire. Comment ? Des esprits forts pourraient douter de l'existence des nains du Kerbholz ? Pourtant, qui le saurait, sinon lui, qui souffle devant la porte de la ferme quand il est chargé de glaçons... Il faut bien le croire sans discuter. Le sceptique qui voudrait voir les nains et qui bravera le souffle glacial ira pour rien. Aucun homme ne peut les voir.

Les bêtes, une à une, descendent à l'étable. Le son des cloches s'éteint peu à peu, et le vent se retrouve seul face à l'immensité sans borne.

Il voit encore la falaise vertigineuse du Tanet, le calme miroir d'émeraude du lac Vert, et au loin, les derniers sursauts de la montagne. A perte de vue, partout, il n'y a que la montagne. C'est à peine si on devine la plaine d'Alsace. On ne voit rien d'autre que bornes, pyramides, dômes ou cônes, forêts sombres et vallées profondes, horizon brumeux d'une irréalité promise.

Voici que se rapproche le dôme du Hohneck. Ses flancs ravinés accrochent de larges traînées de neige. Sa tête chauve accroche les nuages, et dans un dernier effort, le vent, qui fait vibrer ses violons dans une mélodie hachée et tendue, se hisse au sommet qu'il balaie d'un grand souffle.

Enfin, les violons peuvent donner toute leur mesure, sans contrainte, sans retenue. Ici, le vent est le maître. Il sait défier les hommes. C'est à peine si, tout au loin, montant péniblement des chaumes voisins, on entend encore des sonnailles de troupeau.

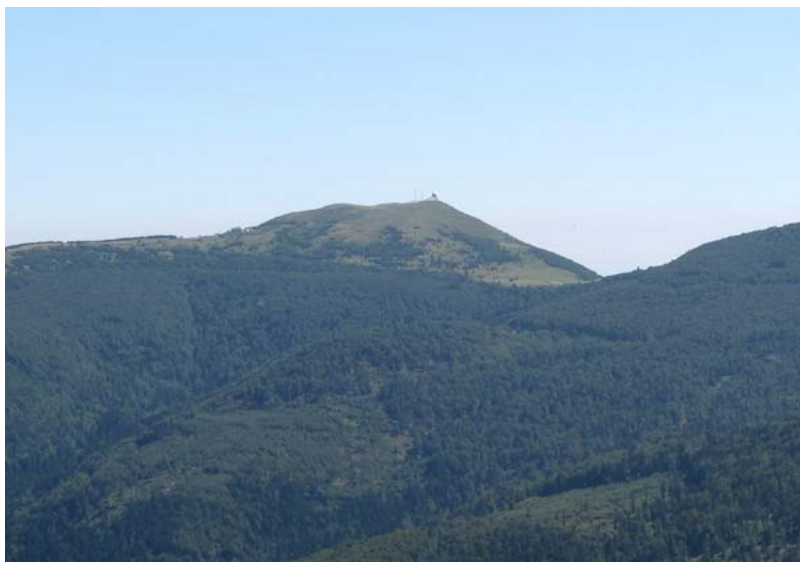
Le vent est roi, c'est à lui que la montagne doit sa noblesse. Il évoque l'âge lointain où des glaciers couvraient les pentes ravinées. Il montre avec fierté les traces qu'ils ont laissées : les rochers aigus de la Martinswand et des Spitzkoepfe, le cirque vertigineux et la tourbière du Frankenthal, le calme miroir du Schiessrothried qui reflète les sapins, et la profonde conque à l'abri des rochers où dort le magnifique Fischboedle.

Portant son regard au loin, il voit se détacher le dernier promontoire des Vosges.

Les violons continuent leur harcèlement. Ils ne se calmeront plus. Ils ne le peuvent pas. Rien ne les contient plus que l'infini. Ils jouent ainsi depuis la première aube du premier matin.

C'est un merveilleux sentiment de plénitude qui envahit le poète lorsque le soir tombe et que l'ombre envahit le large sommet, lorsque les nuages font et défont leur trame au ras des rochers, lorsque les lumières s'allument au loin, sur la terre comme dans la voûte céleste, lorsque souffle en tempête l'éternel vent du Hohneck.

Et la mélodie s'achève sur un immense point d'orgue.



## *Septième mouvement pour orchestre*

# Grand Ballon

*Allegro con fuoco  
Molto maestoso con anima  
Presto vivace assai*

Partout, le ciel s'est ouvert sous l'ordre du vent qui chassait les nuages. L'horizon s'étend sans bornes, étagement en dégradé qui se fond dans l'azur. Face au vent, d'escarpement en escarpement, le fil invisible qui le conduit s'en va vers une apothéose.

Tout au loin, au-delà des rochers, des falaises et des précipices vertigineux où se noie le regard, comme le faite d'un toit, c'est l'aventure escarpée, la marche triomphale qui s'acharne à monter jusqu'à la coupole byzantine du Grand Ballon.

Une ample mélodie s'élève de la montagne, dont les accords s'étagent en gradins, doucement d'abord, puis avec noblesse, puissance et majesté pour atteindre le dernier promontoire ouvert sur l'infini. Tout au fond, comme un reflet d'un autre monde, comme une merveilleuse promesse au-delà du faite de la vie entrevu au bout du chemin, s'étend une longue frise, ciselure d'argent et de diamant, dentelle ourlée de soleil, dont les noms chantent sous l'archet du vent. Il reconnaît d'abord le Sântis et les montagnes de Glaris, le Vorarlberg et les confins de l'Autriche. Il devine la masse irisée du Titlis, puis montre la faille béante qui sépare le Wetterhorn du Schreckhorn, et s'attarde avec émerveillement sur les trois géants, Eiger, Mönch, Jungfrau. Puis viennent la calotte du Breithorn, les dents du Gspaltenhorn, le triple sommet de la Blümlisalp. La frise s'étire enfin au-delà des Diablerets jusqu'aux portes du Mont Blanc.

Le vent frémit de joie, les violons tiennent de longues notes qui brusquement s'animent, se répètent, se chassent et se défont dans un tourbillon.

Il a ramené les nuages qui masquent l'avenir,  
l'enchantement s'est éteint.

Une pluie fine noie la crête.

Une brume enveloppe le toit des Vosges.

Tout est gris.

Près de l'Hôtel du Grand Ballon,  
de rares touristes regagnent leurs voitures  
et fuient ces lieux inhospitaliers.

C'est l'heure où le vent enchante la montagne,  
l'heure du sortilège, l'instant de magie où le réel n'existe plus,  
où le monde est cosmos, où tout n'est que beauté.

C'est l'heure où vent et montagne tendent la main aux poètes.

La chaume est luisante.

Emporté par les violons, j'ai gagné le sommet.

Je suis arrivé sur le toit des Vosges.

Il n'y avait rien autour de moi,  
rien que cet orchestre et cette immense symphonie  
qui résonnait à mes oreilles au souffle du vent,  
à la gloire du Créateur.

Enveloppé de nuage, de vent, et de musique,  
j'ai contemplé l'invisible.

Alors, d'un seul coup,

le ciel s'est déchiré,

les nuages ont roulé, tourbillonné, glissé, coulé, tournoyé,

ils se sont tordus, déformés,

ils révélaient des pans de montagne,

les forêts du Storkenkopf, la crête du Ventron ou la ferme du Haag.

Un liséré d'or ourlait l'horizon,

qu'un nuage venait voiler,  
découvrant un autre carreau de cette mosaïque merveilleuse  
qui semblait directement sortie des mains du Créateur.  
Puis les nuages s'élançaient vers moi,  
grimpaient le long de la pente,  
s'effilochaient, m'enveloppaient, s'écartaient encore,  
et m'offraient tant d'admirables visions que je ne pouvais plus quitter le sommet.  
Le nuage de nouveau m'a environné, et l'enchantement a cessé.  
J'avais les yeux pleins de soleil,  
les oreilles pleines de vent et de musique.  
Les violons continuaient leur danse fougueuse, pendant longtemps, avec eux, j'ai rêvé, seul devant l'infini.  
Puis les autres instruments sont entrés dans la ronde et l'orchestre s'est groupé dans une large mélodie, pleine  
de grandeur, de solennité et de majesté à la gloire du monarque des Vosges.  
Ils chantaient les forêts et les rochers qui montent à l'assaut de ses pentes, comme une armée en rangs serrés.  
Ils chantaient, en quelques notes à la fois joliment pastorales et inquiétantes, le petit lac qui dort dans une conque  
profonde et que hante une terrible légende. Il faut éviter ses bords les soirs d'orage, de crainte de rencontrer l'âme  
noire du fermier sacrilège qui avait volé ces lieux et qui fut englouti avec son champ, ou les ombres des sept frères  
submergés avec leur convoitise, en essayant de s'approprier la carrosse d'or qui repose au fond du lac et sort les  
nuits de pleine lune.  
Ils chantaient la ligne des Vosges qui s'étire vers le Hohneck, et au fond la rangée de sentinelles et de créneaux  
qui mène des Ventron et des Drumont jusqu'à la sombre barrière du Ballon d'Alsace.  
Dans le déchaînement de l'orchestre, voici qu'on reconnaît la fanfare qui célébrait la gloire du Fleckenstein et de  
ses vassaux.  
On distingue le puissant hymne du Wintersberg, puis le basson redit la mélodie des celtes.  
La cantate du Taennchel et la chanson du Brézouard retentissent à leur tour, entraînées par le vent, comme si le  
grand Ballon attirait tout à lui, comme s'il voulait rassembler les Vosges étendues devant lui.  
La mélodie ample, puissante, pleine de feu, semble vouloir récapituler tout ce qu'elle a vu, et tout ce qu'elle a lais-  
sé de côté, comme si le vent éprouvait du remords à être resté si peu de temps dans les endroits qu'il visitait.  
Mais petit à petit, les thèmes qui renaissent se transforment pour se fondre dans l'hymne du Grand Ballon. Alors  
la symphonie s'apaise un moment pour chanter à l'unisson la gloire du géant des Vosges.  
C'est comme un chant venu des profondeurs de la terre, qui peu à peu emplît l'univers. Le vent chasse les der-  
niers nuages et un nimbe enveloppe la montagne. Mais le vent a soudain quelques notes discordantes. Le reste de  
l'orchestre se tait d'un seul coup.  
Le vent a vu à quelques pas du sommet, le Diable Bleu. Plus bas, le château de Freundstein rappelle une lé-  
gende tragique. A l'ombre du Molkenrain, le monument du Vieil-Armand et les croix innombrables qui ont fleuri sur la  
montagne devenue cimetièrre sont un nouveau témoin de la folie meurtrière.  
De nouveau, il est révolté. Quoi ? Des hommes ont encore osé venir souiller de guerre la sauvage solitude de la  
montagne ! En venant là-haut porter la mort et défier le vent éternel, c'est toute la Création et son Créateur qu'ils ont  
bafoués.  
Alors, il a décidé, lui, le vent, de réparer la folie des hommes par un miracle. Les violons, non sans fierté, expli-  
quent qu'ils sont allés chercher des nuages de terre, et que, peu à peu, avec patience et persévérance, le vent a re-  
couvert le rocher que les hommes dans leur folie avaient dénudé à coup de bombes. Il est allé chercher très loin des  
graines que la montagne ne connaissait pas. C'est ainsi que des herbes et des buissons ont repoussé sur le mont  
chauve, et qu'on a vu apparaître du buis, qu'on n'avait jamais vus à cette altitude. C'est la revanche du vent, le der-  
nier tour joué aux hommes. Il a toujours le dernier mot, le vent. Il le sait bien. Il est le seul habitant légitime de la  
montagne. Les hommes ont tracé des routes, saigné la forêt, pour atteindre sans effort les sommets. Et certains  
jours, leurs chars malodorants se pressent par centaines ou par milliers dans le plus minuscule chemin. Mais que les  
violons haussent un peu le ton, que le vent enfle et fraîchisse, qu'un peu de nuée ou de pluie vienne assombrir les  
chaumes, et les hommes ont peur. Ils redescendent dans la plaine, et fuient la montagne inhospitalière.  
Il ne reste plus que les poètes, et le vent sait qu'eux ne montent pas pour braver sa puissance. Ils viennent là  
pour s'émerveiller avec lui, pour communier avec la nature.  
Le vent a une note à la fois triste et mécontente, découragée et contrariée. Des poètes, y en a-t-il encore ? Il en  
voit si peu quand il élève la voix.  
Alors, doucement, les autres instruments reviennent dans le chant. Oui, des poètes, il y en a encore. Il y a des  
hommes pour gravir la pente en plein nuage, sans autre but que le bonheur d'y être.  
Et l'orchestre revient à l'hymne du Grand Ballon, de plus en plus grandiose. Les violons du vent ne savent plus  
s'ils doivent encore espérer dans les hommes. Viendra-t-il un jour où il sera irrémédiablement seul sur la croupe rase  
et luisante du Grand Ballon ? Seul ou pas, il continuera à souffler. Jamais ses violons ne se tairont.  
Ils étaient les premiers à jouer dans la première aube du premier matin. Le vent soufflait avec l'Esprit. Il est peut-  
être la première créature. Il a vu bien des choses changer au Grand Ballon. Il sait que d'autres choses changeront.

Mais qu'importe tout cela ? Seul compte l'instant présent. Et à l'échelle du vent, il est éternité.

De nouveau, le ciel s'est dégagé, et les Alpes sont revenues s'aligner au fond du tableau, irisées par le soleil déclinant. Les crêtes des Vosges s'étagent au pied du grand maître, dans une parfaite harmonie. Les vallées s'étirent vers le lointain.

Au-delà de la vaste plaine d'Alsace, la Forêt Noire étire sa sombre ligne, où dominant le dôme du Belchen et la coupole du Feldberg.

Le paysage paraît arrivé à sa perfection, et doucement se fige, lui qui était si animé. C'est un instant de plénitude. La musique le souligne. Elle reprend dans l'hymne au Grand Ballon tous les thèmes entendus jusqu'ici. Comme si le paysage grandiose résumait tout ce qui fait les Vosges, la musique, sur un rythme de plus en plus ardent, capture tous les éléments de la nature pour en faire un grandiose hymne la montagne. C'est ainsi que Mahler pouvait dire à Bruno Walter après avoir écrit sa 3ème symphonie : "Ne cherchez pas la nature, je l'ai mise dans ma symphonie."

Tout l'orchestre, l'immense orchestre de la nature, achève la symphonie par une puissante coda. Tous les instruments se sont rejoints et jettent leurs ultimes notes dans un jaillissement et un tourbillon de joie emporté par les violons du vent.

Un formidable et triomphal point d'orgue couronnera longtemps, éternellement peut-être, la chaume du Grand Ballon et la splendeur des Vosges...

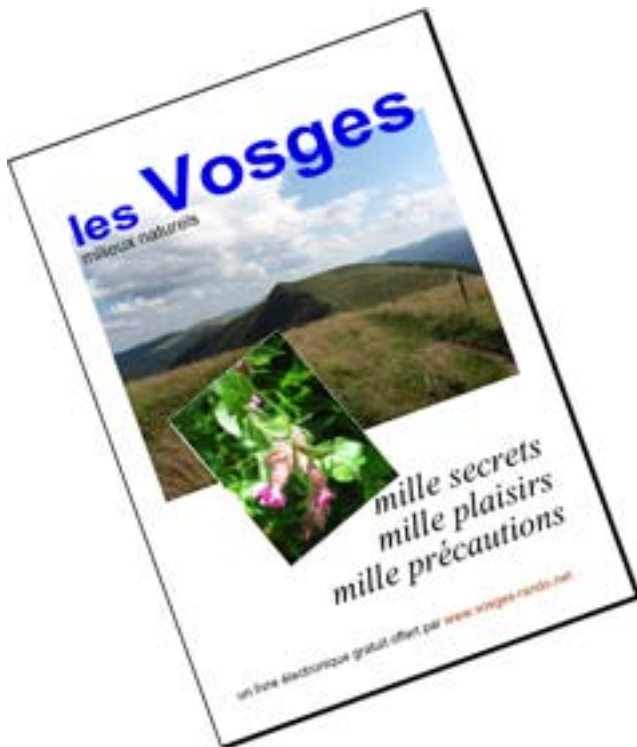


# Les Vosges

**mille secrets...  
mille plaisirs...  
mille précautions...**

Deux autres livres électroniques offerts par

[www.vosges-rando.net](http://www.vosges-rando.net)



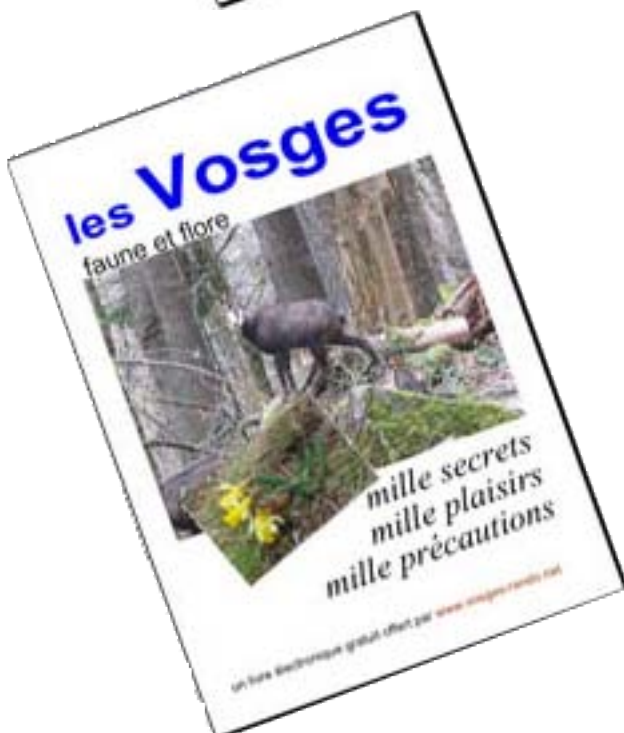
## Les Vosges,

ce sont mille paysages toujours renouvelés, mais aussi des milieux naturels riches mais fragiles à préserver pour transmettre ce patrimoine aux générations futures.

Quelques conseils de bon sens pour randonner en toute sécurité, pour soi et pour l'environnement...

Les Vosges abritent une faune et une flore abondantes qui méritent d'être respectées et protégées. Des espèces animales présentes jusqu'au 17ème siècle ont définitivement disparu (ours, aurochs, bison), d'autres sont en cours de réintroduction (chamois, lynx), certaines sont menacées par les gros sabots de l'homme moderne... qui court des dangers à les méconnaître. Des espèces de flore alpestre rare vivent dans les Hautes Vosges mais les baies qui poussent le long des sentiers peuvent être mortelles...

Pour conserver les mille secrets et les mille plaisirs de la découverte d'un chamois au détour d'un sentier ou d'une petite orchidée sur la rive d'un lac... mille précautions !



Avoir un handicap,  
c'est



Aider la recherche  
médicale, c'est



[www.vosges-rando.net](http://www.vosges-rando.net)

## Lutter contre le **handicap** : un objectif essentiel pour notre site

Alain, le webmaster, est atteint de sclérose en plaques **et vous propose de vous associer à sa lutte** : il a créé des **tee-shirts exclusifs** et **une boutique dont tous les bénéfices (5 € par tee-shirt) sont versés à deux associations qui luttent contre la sclérose en plaques**. La boutique présente également un **rayon librairie** qui présente des livres sur les Vosges et les cartes IGN-Club Vosgien.



**Participez à notre action :  
rendez-vous sur **notre site** !**

# A travers les forêts et les montagnes des Vosges

## www.vosges-rando.net

### Une passion...

Deux amoureux des Vosges : Alain, le père, et Jacques, le fils, vous proposent leurs souvenirs de randonnées à travers les merveilles de notre montagne, et vous invitent à les découvrir vous-mêmes...

**Alain (59 ans) :**

dans ma jeunesse, j'ai sillonné à pied le massif vosgien du nord au sud ; maintenant atteint de sclérose en plaques, je reviens partout où je peux encore accéder avec mon scooter (électrique et non polluant !), rêver devant les paysages et dans l'écho de ma mémoire... J'ai notamment parcouru les trois grands sentiers de randonnée du Club Vosgien (rectangles rouge, bleu, jaune). Ce sont mes souvenirs du "**rectangle rouge**" que vous pourrez lire dans ce site, et qui vous donneront peut-être envie de vous y lancer à votre tour, comme j'ai la joie d'y avoir entraîné Jacques...

**Jacques (23 ans) :**

je suis "tombé dans la marmite quand j'étais petit" : très tôt, mes parents m'ont emmené faire de petites promenades d'abord, des excursions plus longues ensuite, faire des découvertes toujours renouvelées : châteaux, rochers, panoramas, lacs, légendes... Et le virus m'a pris : parfois encore en famille mais aussi seul ou avec des copains, je me retrouve avec joie dans les Vosges...

**Vous trouverez encore sur notre site :**

**Nos souvenirs de rando à travers les Vosges...**

**Des textes et des photos pour rêver...**

**Une lettre d'informations mensuelle...**

**Des propositions d'itinéraires à travers les Vosges...**

**Un service gratuit d'itinéraires "à la carte"...**

**Chaque semaine une énigme à résoudre...**

**La "petite encyclopédie" d'Alsace...**

**Des quizz pour tester vos connaissances...**

**Une collection de fonds d'écran à télécharger...**

**Des cartes électroniques à envoyer à vos amis...**

**Des conseils pour préparer une randonnée...**

**Des informations sur les fermes auberges, la météo régionale...**

**Des sondages, nos coups de cœur...**

**Des services, des liens...**



*Abonnez-vous à la lettre d'informations*

# Bienvenue sur notre site !

[www.vosges-rando.net](http://www.vosges-rando.net)